



la
traversée

Le corps de l'écrit/l'écrit du corps :
recueil des textes de l'atelier

23/01/18 – 17/04/18





la traversée

l m a g i n e r

S e s p i e d s

N

u

S

Dans l'herbe











L'entrée

Il faisait nuit, depuis déjà presque une heure. Je m'avançais, la tête baissée, emmitouffée dans mon manteau, mes gants, mon écharpe, mon bonnet, recouvrant chaque centimètre carré de ma peau. La tête remplie d'hiver, portant l'hiver avec mes bras, trainant de l'hiver par mes pieds. J'arrivais devant le passage intergalactique, celui qui ouvrait l'accès à la 3ème dimension. C'était une capsule étanche, qui vous élevait au-dessus du sol par un puissant système à air comprimé, élaboré par les plus éminents astrophysiciens de la galaxie. Quelques vibrations de nombril plus tard, me voilà arrivée sur une plateforme suspendue plusieurs dizaines de mètres au-dessus du sol, recouverte d'une étrange pelouse orange, coupée à ras et traversée par un courant continu, une sorte de bruit de fond qui donnait l'impression d'être en mouvement. Divers dispositifs électroniques étaient entreposés de manière aléatoire sur des tables, reliés entre eux par plusieurs fils dans un enchevêtrement complexe. Je me demandais quel était leur rôle et si nous allions les utiliser.

Doucement, une par une, j'enlevais mes couches de peau successives. Les plus évidentes, déjà. Bonnet, écharpe, gants, manteau. Je découvrais alors à mon grand étonnement que je n'étais pas seule à avoir entrepris cet étrange voyage et me retrouvais face à plusieurs habitants de la galaxie. Ils avaient tous deux yeux, un nez, une bouche, deux bras et deux jambes. J'en déduisais que c'était probablement des êtres humains. Ils enlevaient tous leurs chaussures. Je les imitais. Petit à petit, je commençais à entrevoir des silhouettes, des images, des chuchotements, quelques jets de lumière autour de nous. Ils passaient, tournaient et ils disparaissaient. Je ne les reconnaissais pas au début. Et puis j'en identifiais certains. Ils me semblaient familiers. Comme s'ils m'appartenaient. Il fallait prendre le temps de bien les regarder, de les apprivoiser. J'avais le sentiment d'être sur une sorte de nuage en mouvement, qui offrait un panorama à 360° sur la planète. Mais pas n'importe quelle planète : la mienne. Et mes yeux, mes mains, mon corps entier, mon esprit étaient un grand projecteur, que je pouvais diriger vers le sol, pour éclairer un coin de terre. Je pouvais le regarder longuement. Et le cultiver.

L'arrivée

Cela faisait maintenant plusieurs semaines que nous entreprenions notre voyage hebdomadaire. Tour à tour, chacun dévoilait un petit morceau de sa planète. Une petite pièce du puzzle que nous formions tous ensemble et qui était bientôt complet. Compagnons de route temporaires dans un espace-temps autonome et régi par ses propres lois, nous allions nous séparer. Chacun reprendrait sa capsule et retournerait se mélanger parmi les millions d'êtres humains, dans le grand labyrinthe insensé de la vie. Nos trajectoires browniennes avaient toutes convergées à un temps t dans un espace e , formant une jolie étoile, brillante. Une étoile filante. Qui avait, l'espace d'un instant, éclairée notre hiver, réchauffée notre nuit.

On ne fabrique pas une étoile comme ça. Cela suggère une multitude de hasard, de courage. Il faut s'y mettre à plusieurs, que chacun enlève plusieurs couches d'a priori et d'appréhension. Il faut se mettre en chaussette. Accepter que la magie, eh bien, ça existe. On y ajoute une pincée d'étoiles de mer, un litre de regards affables, une centaine de décibels, on mélange d'abord doucement avec un bout de bois, puis on ajoute quelques autres ingrédients secrets (on ne peut pas tout dévoiler). Et puis il faut un bon coup de poignet. Quelques tours de fouet plus tard, la mayonnaise est montée. On a à peine le temps d'en profiter qu'on a déjà tout mangé.

Mais nous n'allions pas repartir les mains vides de cette expérience. Nous allions chacun reprendre notre petit tas de poussières d'étoile, le mettre dans un petit pot, et le garder précieusement sur notre étagère de souvenirs. Nous avions chacun dans nos mémoires et dans nos cœurs, la chance incroyable de connaître la recette extraordinaire des étoiles filantes. Et chacun d'entre nous allait parcourir la galaxie, de planète en planète, pour fabriquer de nouvelles étoiles.

«Comment toi, excellent homme, qui es Athénien et citoyen de la plus grande cité du monde et de la plus renommée pour sa sagesse et sa puissance, comment ne rougis-tu pas de mettre tes soins à amasser le plus d'argent possible et à rechercher la réputation et les honneurs, tandis que de ta raison, de la vérité, de ton âme qu'il faudrait perfectionner sans cesse, tu ne daignes en prendre aucun soin ni souci?»
Apologie de Socrate (Platon) -399 av.JC

Sans titre

TU te souviens de ces contes où le héros arrive devant une immense porte fermée à clé. Il s'apprête à la franchir et ne sait rien de ce qui se trouve derrière. Il approche lentement, il s'arme de courage. Il est impatient mais aussi saisi par la peur.

Ce mardi soir, alors que je montais, gravissais les marches vers la bibliothèque, je me sentais comme ce héros de conte : impatiente, curieuse, mais aussi inquiète. Mille questions se bouscuaient dans ma tête : qui seraient les autres participants ? Arriverai-je à écrire quelque chose ? J'arrivai devant la porte. Cette dernière était moins grande que celle de notre héros mais promettait tout autant d'aventures.

J'entrai, J'entre dans une surprenante salle orange et je découvre découverts des visages inconnus. Je pourrais peut te décrire chacun et les multiples personnalités, mais le temps me manque.

Le temps de se présenter et nous commençons commençons déjà à nous apprivoiser. Les sourires se répondent répondaient. Les regards intrigués se détendent détendaient. Nous nous tenons tenions prêts à entamer une grande traversée à travers les mots et les voix.

Une première lecture suffit à nous faire rire en chœur et déjà nous écrivons écrivions nos premiers mots. Puis un premier échange s'amorça. Tu ne peux pas imaginer combien cette première lecture de nos textes fut importante. Il n'y avait aucun jugement. Nous avons créé un espace de liberté et nous y entrons chacun notre tour. Je sortis de cette première parenthèse la tête remplie d'étincelles et d'envies.

Mais je ne peux pas te parler de cette traversée sans te parler de nos voix et de nos lectures. Dans ce moment suspendu nous apprenons apprenions à dompter nos voix et à écouter celle des autres. Si tu tends ton oreille tu peux encore entendre nos voix s'exercer et chercher le juste équilibre. Ainsi la traversée commença. Nous avons ouvert un espace d'échange de mots, de sons et de gestes et nous nous y baladions.

LES semaines passèrent et nous nous retrouvions pour partager des mots. L'hiver défilait sous nos yeux et nos voix résonnaient dans la vaste salle. Nos mots ainsi que ceux extraits d'autres récits s'échappaient pour emplir l'espace. Chacun offrait aux autres ses écrits et sa voix pour les lire. Nous apprenions à oublier le quotidien pour nous accorder une parenthèse et prêter attention à nos pensées. Chacun se livrait. Nous donnions et recevions plus encore.

Le temps d'une respiration et la traversée touchait déjà à sa fin. Il nous semblait que le temps fuyait et nous souhaitions le suspendre. Le printemps était là et nous avions encore tant à échanger. Nous désirions poursuivre la traversée à l'infini.

Nous avons créé un espace d'échange unique que nous nourrissions chaque semaine. Cet espace nous appartenait et nous le construisions ensemble. Il alimentait notre imagination, nos envies, nos projets, nos folies. Nous savions que cet espace était éphémère dans le temps, mais resterait une source inépuisable d'écriture. Les mots des uns donnaient de la force aux mots des autres et cette richesse demeurerait. Nous gardions en mémoire une multitude d'instantanés partagés. Si nous avions exercé nos écritures, nous avions avant tout réappris à nous saisir du moment présent et à le vivre pleinement.

Alors que nous allions descendre de notre navire, nous étions partagés entre la tristesse de la fin et l'envie de repartir pour d'autres belles traversées. Nous étions simplement reconnaissants d'avoir pu partager avec des inconnus un morceau de vie.

Les promeneurs du crépuscule

Les promeneurs du crépuscule
se rassemblent au début du soir
afin de cultiver ensemble
leur jardin fleuri de poèmes
quand s'embrase le paysage,
que l'île a rompu ses amarres
sur l'eau grise, alanguie d'un songe.
Puis ils étirent au loin leurs bras
et ils allument les étoiles
afin d'en choisir quelques-unes,
les déposer sur le papier
toujours avec délicatesse
comme on prend quelqu'un que l'on aime
par la main au seuil des ténèbres
pour partager le chant du cœur.
Ailes de goélands tendues
pour embrasser l'océan noir
de rêves tendres ou bien troublés,
selon l'humeur dans le couchant.
Au moment de se séparer,
la nuit déjà les enveloppe,
mais ils ont gardé avec eux
pour s'en nourrir dans la semaine
un grand morceau du crépuscule.

C'est pas si grave

Ce n'est pas si grave
Écrire

Écrire
Écouter
Être au plus près

Vivre la vie est là
Elle bruisse

Écrire
Dans le souffle

Écrire
Sans le souffle, sans autre recours que de sonder
le bruit des mots qui tombent sur la feuille

En espérant
Quelque articulation nouvelle

Écrire comme on cherche son souffle

Écrire
Dans les armes remises

Dans les mots égarés
Comme des pierres laissées là

Pour qu'on les touche et les remette en tas

C'est ce qu'on voit parfois aux carrefours,
Les mots laissés là par ces hommes premiers

Ces signes que l'on suit
Pour inventer et habiter ici

L'embarquement

Quel étrange sentiment c'était au début. La cage métallique m'avait détournée du froid et de la couleur de la nuit qui tombait déjà au-dehors. Des rires semblaient me parvenir de l'extérieur. Les portes s'ouvrirent et les sons jusqu'alors atténués devinrent plus clairs. Alors que j'avancais à travers les formes et les odeurs incertaines, les mots glissaient sur moi, tout comme les regards et les voix. J'avancais sans vraiment les percevoir.

Je m'étais habillée d'un long manteau de curiosité, et m'étais parée d'un voile d'appréhension. L'inconnu me happait hors de ma zone de confort. Pourquoi m'étais-je inscrite déjà ? Pourquoi est-ce que je faisais « ça » ? Ma perplexité était similaire à celle que j'avais éprouvée la première fois que j'avais ouvert un référentiel de néphrologie, au hasard de ma première année de médecine. Le brouillard de mes pensées se dissipa et la salle m'apparut. La porte était ouverte. **Deux voix féminines s'en échappaient.**

Deux femmes étaient là. Leur échange était vif, dynamique. Quatre yeux chaleureux se tournèrent vers moi et me sourirent. Je commençais à me détendre. J'étais **parmi les premiers.** Bientôt, quelques silhouettes me rejoignirent. Et d'autres encore. Finalement, nous étions **onze** aventuriers, rassemblés par coïncidence, témérité, conscience ou inconscience. **Onze** êtres abandonnant peur, gêne et défense, acceptant de se livrer et de s'en remettre au groupe. Je ne le savais pas encore, mais cet endroit et ces gens seraient mon refuge pour les semaines à venir. Ces longues semaines de si courtes journées seraient désormais enveloppées d'un cocon de partage et de poésie. Une parenthèse dans la routine hivernale où nous scellerons chaque fois un peu de nous.

Le départ

Passées l'ascension et la peur du vide, un espace singulier se dévoile à nous. Le lieu révèle des lignes verticales d'un orange vif, et des lignes



horizontales plutôt d'un orange délavé. Des motifs réguliers courent sous nos pieds. Dehors, la nuit. Noire. La Loire, noire. Et le soir, tout noir. Au milieu de la pièce, un troupeau endormi de vingt-cinq ordinateurs, noirs. Tous immobilisés par des fils, noirs. Il faut se faire une raison, ces compagnons et ces couleurs seront de la traversée. Dans cette jungle de chaises, de tables et de câbles, quelques racines vertes se font voir, comme des signes d'espoir.

Le capitaine propose qu'on lève les voiles. Comme sortis d'une chrysalide, l'éveil des corps est timide dans les premiers temps. Je suis engluée dans un malaise visqueux qui restreint mes gestes et m'impose un sourire de circonstance. On s'échauffe les poignets, on tapote, on tâtonne, on s'agite. Je ne suis pas à l'aise avec ces mimiques inhabituelles, devant cet équipage à l'air sympathique, mais totalement inconnu. Ce premier contact inhabituel et inconfortable me pousserait presque à passer par-dessus bord pour rejoindre la terre ferme. Pourtant, je reste. Au moins jusqu'à l'apéro.

Très vite, la vie s'organise sur le pont, on se relaie, on se passe le balai noir, on se raconte nos histoires, on apprend à se connaître. La lumière lunaire révèle des personnalités mystérieuses, réservées, attachantes. C'est l'hiver, mais les cœurs se réchauffent. Nous sommes assis en cercle et maintenant, les regards sont plus francs. On peut passer aux choses sérieuses, il est temps de réchauffer les corps, de libérer les lions en cage, de sortir le grand jeu. Un concentré de complicité, où le sens des paroles échappe parfois, où la tête tourne et les langues se délient et se lisent. C'est l'heure de l'Apéro !

La traversée

Quand venait le mardi soir, je grimpais à la corde et me retrouvais sur le pont. Avec de moins en moins d'appréhension et de plus en plus



d'excitation, je retrouvais mes nouveaux camarades et leurs histoires étonnantes et passionnantes. Par un miracle mal expliqué, le navire se transformait progressivement en vaisseau-cabane. Une jolie cabane dans les arbres comme celle de mes rêves lorsque j'étais enfant, réconfortante et familière.

À chaque fois, c'était le même rituel. Je pénétrais dans la salle à moitié plongée dans l'obscurité et me déchaussais. Au loin le soleil déclinait dans le ciel. Des oiseaux majestueux aux plumes argentées animaient la vue vers l'ouest et vers le sud. Les ombres de nos chaussettes vacillaient au rythme des flammes des bougies qui nous éclairaient. Nos corps se mouvaient tantôt en étirements langoureux, tantôt en secousses expressives.

Quand l'équipe était au complet, enfin nous décollions. Capitaine W saisissait le manche cassé du balai noir et la cabane-capsule s'élançait au-dessus de la ville. Là, les mots fusaient, dans l'air et sur les pages, les épaules se relâchaient, les voix se libéraient. Nos orteils s'épanouissaient enfin à s'imaginer caresser l'herbe fraîche, le sable chaud. Nous avions pour habitude de partager un repas entièrement végétal où nous mangions chacun notre tour quelques pages, et je m'étonnais à chaque instant des saveurs ce que je découvrais. Quand le repas était terminé, c'est là que nous profitions pleinement du voyage. Alors que tout filait à toute allure, aucun frémissement ne venait perturber notre digestion. L'énergie se répandait doucement en nous, produisant l'effet d'une transfusion d'idées fraîches réchauffées par la confiance et la bienveillance qui régnaient dans notre bulle. Chacun saisissait alors son arme, et venait trancher par ses lettres l'insolence de la feuille blanche.

Mes pensées allaient souvent plus vite que ma main, et s'évanouissaient sans que je ne puisse les retenir. La frustration était parfois palpable, mais par-dessus tout je chérissais cet espace sans limites qui s'ouvrait dans mon esprit. Une infinité de possibilités s'offraient à moi, tirant de mes rencontres, des expériences variées, de mon imagination et de cette Humanité à laquelle j'avais choisi de dévouer une partie de ma vie. Pour mon plus grand bonheur, cet espace ressource s'étirait, contrairement au temps qui nous était imparti. Nous relevions la tête et souvent le noir nous



avait de nouveau engloutis. Nos voix habillaient nos textes en un délicieux moment où je m'imprégnais de toutes les nuances et émotions qui me parvenaient. L'atterrissage était souvent difficile, brutal, réalisé dans la précipitation. Nous remettions nos chaussures pour pouvoir supporter la gravité au-dehors, et en groupe, nous quitions fièrement notre repère.

L'arrivée

À l'arrivée du printemps, l'arbre qui portait la cabane se mit à reflurir. Avec nos chaussures, nous laissions à l'entrée nos peines et nos négations de l'année passée. Après tout, on ne vit qu'une fois le printemps de ses vingt-quatre ans. Mon refuge s'était transformé en une verrière magnifique. Mille idées avaient germé, dix mille vibrations décoraient les lieux, cent mille secondes s'étaient épanouies. Même les ordinateurs ne paraissaient plus aussi austères qu'aux premières heures. Tout me paraissait désormais plus accessible, de ces belles personnes qui se tenaient devant moi, au contrôle de ma voix, à l'expression de mes idées et de mes envies. Parfois, le désir de voyager me prenait, j'osais alors me laisser porter par les vents.

L'aventure se terminerait bientôt et j'appréhendais cet instant plus que celui du commencement. Les derniers voyages furent pour moi les plus beaux. Une note de tristesse venait régulièrement embrumer les carreaux de la salle, ou ceux de mes lunettes. Les gorges étaient serrées, les esprits toujours plus grand ouverts, les cœurs toujours au rendez-vous.

Je me rendis à la dernière séance, et je montais dans la navette. Je m'étais installée dans un coin, discrète. Aujourd'hui, il y a avait onze manches en bois. Je compris que ce n'était que le début de mon voyage.

J'étais petite, si petite.
 Je me sentais petite, minuscule.
 Je ne voulais plus être si petite.
 Alors maintenant, simplement, je suis.

Sans titre

J'avais rendez-vous au quartier santé dans un endroit que je ne connaissais pas. La diligence me dépose un peu avant et après cinq minutes de marche j'arrive dans un saloon. Dès l'entrée dans le lieu une lumière vive **ma** saute aux yeux, de par la couleur orange d'un grand mur et de la moquette qui éclaircissent les lieux. Une grande chaleur s'en dégage. Par terre, près d'un porte-manteau, s'entassent des chaussures ; c'est bien la première fois que je rentre dans un saloon où il faut enlever ses chaussures. Je décide de suivre l'exemple, car c'est vraiment une belle moquette. Après avoir passé la porte, je vis un cowboy qui me tournait le dos. Je ne sais pas ce qu'il faisait, il murmurait des choses incompréhensibles. Des personnes étaient allongées par terre et respiraient lentement de façon bruyante, comme si une partie de poker avait mal tourné et que le seul survivant était le cowboy qui marmonnait en me faisant dos. Tout-à-coup il commença à **parler plus fort**, rendant son discours plus compréhensible, même si je ne **saisissait** pas encore très bien. Je m'approchais donc pour mieux comprendre, mais prudemment, de peur qu'il m'arrive la même chose qu'aux personnes répandues sur le sol. Il lisait un livre. J'arrivais à son niveau quand il se mit à parler encore plus fort, ce qui me fit sursauter. Dans mon état de frayeur je fis un bref **horizon** de la pièce et vis une deuxième personne. Je ne l'avais pas **vu** premièrement, car elle était cachée derrière un appareil photo qui reposait sur un livre, qui reposait sur une chaise, qui reposait sur une table. Elle faisait continuellement le geste avec sa main de parler plus fort. Le cowboy commençait vraiment à me casser les oreilles. Je me dirigeais vers la sortie en écrasant quelques étoiles de mer munies de chaussettes et le hurlement était insupportable lorsque je passais la porte. Je **fis** un dernier regard **par dessus** mon épaule et vis que les cadavres avaient changé de position, comme si ce cri les avaient réveillés. Après quelques pas une voix m'appelle : « rejoins le cercle ». Je prends la résolution de répondre à l'appel, car j'avais oublié mes chaussures.



À ma deuxième tentative la pièce m'apparaissait différemment. Il y avait d'abord les fenêtres qui étaient de **largeur** différentes les unes des autres, donnant chacune sa propre vision du monde. Pour la plupart elles étaient assez larges et donnaient sur la Loire. Leur cadre noir sur fond blanc du mur attirait le regard et donnait un joli tableau sur l'extérieur. Une grille séparait la fenêtre du panorama et de l'intérieur ça rendait plutôt moche. Mais quand on passait le côté prison on pouvait assister à un magnifique coucher de soleil. Venant chaque semaine à heure régulière le soleil était toujours plus haut dans le ciel, comme si à chaque entrée dans cette pièce on remontait le temps, comme si les quatre étages qu'on escaladait étaient un tapis roulant qui inversait pendant quelques minutes les engrenages et nous faisait tricher dans le quotidien inarrêtable, où on peine à trouver une pause pour souffler. Alors que la plupart des fenêtres étaient larges et ne laissaient aucun mystère à notre esprit, l'une à peine moins haute qu'une porte mais deux fois plus fine donnait directement sur le fleuve doré. Plus intense à droite, un dégradé de bleu commençait à se faire ressentir sur la gauche. Une couleur moins dorée et plus vive me frappait, le soleil se répercutant sur les murs des bâtiments de la rive d'en face. Une grue tourne derrière ces bâtiments, dont on ne voit que le sommet. À sa manière on édifie un bâtiment, avec une équipe de différents corps de métiers qui s'assemblent pour réaliser des productions diverses, mais qui ont tous un même but : élever un chantier, élever l'âme et la pensée, cimenter, faire des choses solides et massives comme petites et éphémères. Le flash de la photo nous fait nous rendre compte qu'on **a** plus besoin de lui ; il se retire et fait place au printemps.

Sans titre

Elle s'approche de la ligne d'arrivée et... oui! Aziliz a fini sa course folle avec les membres de cet atelier!

Allons de ce pas la retrouver pour lui poser quelques questions.

Pouvez-vous nous dire ce que vous ressentez face à cette arrivée, Aziliz?

- Eh bien, je suis un peu triste et déjà nostalgique de ces moments à part et comme suspendus dans le temps.
- Je vois, je vois. Peut-on en savoir plus s'il vous plaît? Le secret était si bien gardé que nous n'avons que peu d'informations.
- Bien sûr... À l'entrée de cette salle orange, nous devons nous débarrasser de nos chaussures en même temps que nos manteaux. Puis, suite à une sorte d'enchantement, nous nous métamorphosions tour à tour en cowboy, en arbre, en singe, en étoile de mer... Pour peu à peu fondre dans le sol et ne former alors qu'une masse de bien-être et de détente.
- Alors seulement nous étions en condition.
- En condition de course?
- Oui et non. Une course amicale pour arriver à trouver sa voie... Et surtout une traversée où l'on pouvait s'exprimer à travers les mots sur différents sujets tous liés au corps.
- Étiez-vous libre dans ces moments?
- Il faut savoir qu'il y avait une règle très importante à respecter : ne surtout pas poser de questions!
- Mais à part ça la coach était très sympa et drôle! Elle déambulait dans la pièce d'une drôle de démarche et avait du mal à s'arrêter de parler. Elle nous donnait également de précieux conseils et de belles comparaisons pour nous faire nous sentir mieux et relaxés.



- Très intéressant... Vous en gardez donc un bon souvenir ?
- Ma foi oui, excellent !
- Et maintenant que vous avez franchi la ligne d'arrivée, que va-t-il se passer ?
- Il m'aurait été difficile de répondre à cette question avant mon départ. Mais depuis que je suis partie et que j'ai rejoint cette étrange équipée, j'ai croisé des gens et leur style, et ça m'a permis de réaffirmer mon écriture et de prendre la vie comme elle vient. Alors sera que sera, je vais continuer à écrire, vivre de nouvelles aventures, de nouveaux printemps...
- Mais **ce sera** avec un « moi » plus serein, plus prêt à rire et à profiter de chaque instant.
- Merci pour cette interview Aziliz. Je vous souhaite donc un heureux nouveau départ !

Sans titre

Une porte qui se ferme, d'autres qui s'ouvrent.

Derrière la porte fermée une salle, une ambiance, et des gens qui vont me manquer.

Devant moi... Devant moi **est** un nouvel horizon, plus large et plus chantant, plus riant et dansant.

Une nouvelle façon de voir les choses. Ou plutôt : une redécouverte du monde.

C'est le printemps, le temps du renouveau ; l'arbre qu'est mon esprit fleurit de mille et une fleurs colorées, ce sont mes pensées. Mes yeux s'ouvrent plus grand sur le monde et je m'émerveille de ce que je vois et surtout je m'aperçois.

Je m'aperçois de la joie.

Grâce à l'écriture, grâce au partage, aux regards, au bien-être, cette énergie, ce besoin vital circule en moi et je ne peux que le diffuser.

Une porte qui se ferme et me fait voir toutes **les autres** que je peux **emprunter**.

C'est l'arrivée, la fin de la traversée, et le début d'une autre.

Le voyage de l'écrivain

Au départ, un exercice.
Puis très vite, une découverte de soi.
Avec du recul, un enrichissement personnel.
Émergent du plus profond de mon être,
Des compétences jusqu'alors oubliées.
Une incursion dans un monde pas aussi désuet que l'auteur ne laisse
entendre,
Puisque l'écriture et son l'usage fait partie de son quotidien.

Depuis sa tendre enfance, il aime
Lorsque son imaginaire vagabonde dans l'espace-temps,
À l'évocation d'un mot prononcé par l'instituteur,
D'une idée apparue de nulle part,
D'un projet de vacances,
Ou lorsque les rayons d'or provenant du soleil viennent lécher
son visage.
Des images, des odeurs, des bruits, lui traversent rapidement l'esprit.

Il se sent comme transporté vers un lieu, une action ou encore
Il tente d'approfondir la définition de mots échoués à son oreille.
Ces pensées fugaces paraissent tellement vivaces
Que notre plume s'y perd pendant quelques brèves secondes
Un interlocuteur, non averti, pourrait croire que notre ami ne s'intéresse
plus à leur conversation
Alors que ce dernier s'est bel et bien projeté au cœur de ce
qu'il dit
Puisque sa parole s'est transposée en images animées.

Adulte, l'auteur craint désormais de voyager dans les méandres de son
imaginaire.
Il a peur de s'y perdre et d'en revenir transcédé et différent.
Il a peur d'y perdre sa raison ou de ne pas en sortir vivant.
Il a peur d'être critiqué pour son manque apparent d'assiduité et de
politesse.



Il pense que ces fantaisies sont contreproductives,
 À ses activités professionnelles,
 À la rigueur scientifique qu'il impose à sa vision du monde et à lui-même.

À l'écriture, il préfère désormais la joute verbale.
 Lorsque le flot de ses pensées arrive à s'articuler avec des mots et à devenir parole.
 L'écriture est devenue une tâche pénible,
 Car elle est énergivore, chronophage, bien souvent ingrate...
 Face à la parole dont la récompense est quasi immédiate, visible sur le visage de l'interlocuteur.
 Néanmoins, les deux pratiques sont intrinsèquement liées
 Comme le démontre D'écrire le corps.

Poumons emplis d'air frais,
 Torses bombés,
 Épaules redressées,
 Pieds bien ancrés,
 Écrivains Écrivaines,
 Empereurs Impératrices,
 Rois Reines,

Hommes Femmes,
 Maîtres de leurs corps et de leurs pensées
 Prennent possession de leurs plumes
 Repeignent le monde aux couleurs de leurs rencontres, expériences et imaginaires.
 Ils règnent
 Sourires aux lèvres
 Émotions au fond des yeux.

06/02/18

20h22



13/02/18

20h25



20/02/18

18h41



27/02/18

20h25



13/03/18

20h25

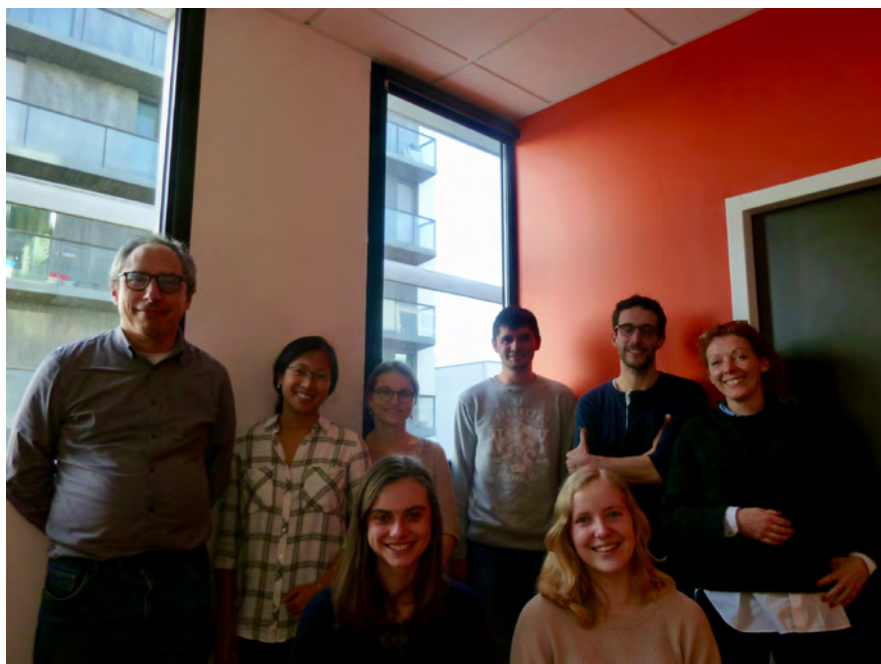


20/03/18

20h35



03/04/18



VITE ! Une péridurale ! Si j'avais pu parler à ce moment-là, je n'aurais pas attendu que le médecin s'en rende compte. Quel spectacle affreux !

Je suis né et j'ai roté comme tout le monde. Ma mère m'a toujours dit que j'étais un beau bébé ; ce n'est que vers mes 10 ou 12 ans que j'ai compris que ça voulait dire gros. Le proverbe devrait être dans ce cas là : «Tout ce qui est gros est mignon». Comme j'étais beau (ou gros) tout le monde me prenait dans ses bras. Si j'avais pu me défendre j'aurais dit, comme Obélix : «Je ne suis pas gros, je suis juste un peu enrobé». Ensuite je leur **aurait** vomi mon repas à la figure, car à ce moment-là apparemment, c'est plus facile. En revoyant les photos, c'est vrai que j'étais gros. Voilà pourquoi ma mère a mis la moitié de la nuit à m'accoucher.

ORANGE, lumière froide de l'hiver, contraste criard.
 Je débarque dans cette salle et ne sais pas à quoi m'attendre.
 Une connaissance rassurante, des inconnus à l'air timide, mais fort sympathique, et une intervenante de prime abord... comme la couleur orange, excentrique.

On s'installe, on se guette, on s'appréhende, on s'observe... L'atmosphère se détend autour d'un morceau de balai et c'est plus confiant qu'on aborde l'écriture.

On commence par là où tout commence pour chacun de nous ; la naissance.

On écrit, l'une par terre, une autre sur une chaise près du mur toujours orange, d'autres à des tables. On forme des bulles protectrices autour de nous et de notre écriture.

Mais la bulle éclate avec un «pop»! et il faut lire son texte.

Devant tout le monde? Oui... Mais c'est si nul et puis— Chut.

Ici, la parole est d'or, mais le silence aussi. Alors, tais-toi sur ces pensées, et partage avec nous, laisse-toi glisser vers un monde sans jugement, traverse ce mur entre toi et les autres, exprime-toi dans cet univers bienveillant.

Tu lis. On lit. Je lis. Et là rien ne va plus, tout est de travers : on te complimente, on me dit ce qu'on aime dans mon texte, on est bienveillant et apprécie ce que chacun a à donner.

C'est bon. Tu l'as traversé ce mur infranchissable, avec tes vers, avec tes mots, ton imaginaire est si beau...

La voix de chacun est singulière, spéciale, géniale, tellement chargée. L'émotion se transmet et soudain, symbiose, c'est l'apothéose, la libération, on est tous sur **la même longueur d'ondes.**

Les mots nous emportent et sont comme des vagues léchant nos pieds et nous attirant vers elles pour nager, plonger, nous débarrasser de nos travers! C'est l'harmonie, la joie, la poésie, on est heureux de s'abandonner enfin aux lettres, de pouvoir se relaxer, rire, bâiller, être bien, si bien et serein...

Bonheur.



Quel autre mot peut donc exprimer ce que je ressens dans ce groupe en lisant, écoutant, riant chaque mardi soir ?

La timidité est battue à plate couture face à cette salle orange, ces gens merveilleux aux phrases fabuleuses.

Quel bonheur d'avoir rejoint cet atelier !

Ton absence

Une contingence
 Tout ici est contingence
 Contingence fille ou mère de la vie ?
 Contingence ici et là.
 Je t'aime.
 Tu fus moi et tu seras peut-être un morceau encore,
 une brume qui m'enveloppe et m'abstrait enfin un peu.
 Ton corps m'était comme un rempart,
 Mais tu t'en es allée et je me suis brisé.

Justifier son existence
 Tâche ingrate, impossible
 Rien ne peut me justifier
 Si ce n'est
 Les méandres de ton corps

Ton corps, cette zone entre la vie et cet autre sommeil
 Ce dragon brisé
 Encore et encore
 Ton corps-fleuve,
 Et moi seul dans cette immensité

Écrire pour n'être pas.
 Je suis né. Ai-je été ?
 Écrire pour déchirer
 Ouvrir enfin sur cette arrière-scène
 Qu'est la vie vraie
 Nul ne peut descendre deux fois dans un même fleuve
 Giono, et toi mon frère Kessel, dites encore quelque chose
 Afin qu'enfin quelque chose soit enfin
 Et que l'on brûle ensemble les parchemins de nos vies

PARIS, le 2 janvier 2018, 18h15, l'heure de pointe, déjà six personnes qui attendent à l'unique caisse ouverte du magasin. Tout le monde en file indienne, debout, docile, le regard vitreux, qui se regarde sans se regarder. Devant, une poussette, pas d'enfant dedans, surchargée de couches, de lingettes nettoyantes, de lait en poudre. Du pain, des yaourts à la vanille. Un pack d'eau. Et une femme, la vingtaine, petite, dodue, qui a déjà l'air contrariée, et qui le montre en tapant du pied, régulièrement. De temps en temps un courant d'air froid, humide, quand les portes vitrées s'ouvrent. Tout le monde grelotte. Puis ça passe. Derrière, ça continue à arriver. Ça s'entasse, ça commence à dépasser le rayon. Des têtes se décalent. On chuchote «qu'est-ce qui se passe?» Haussement d'épaules collectif. Un enfant haut comme trois pommes apparaît, on a retrouvé l'habitant de la poussette. Il touche à tout, s'empare à pleines mains d'une boîte d'animaux en chocolat perdue au milieu des boîtes de raviolis premiers prix, les bords écornés, poussiéreuse, oubliée, périmée? que personne n'était allé chercher sur la dernière étagère du rayon. Fier de sa trouvaille extraordinaire il la soulève au dessus de sa tête, parcourt le mètre cinquante qui le sépare du chariot à roulette d'un air décidé, s'en rapproche, s'en rapproche de plus en plus, s'apprête à le déposer dedans. «Repose ça». Et la boîte finie au rayon des conserves de thon, cinq étagères plus haut. Les raviolis accusent le coup. Côté thon, on regarde le nouveau venu de travers. Ici tout est bien organisé. Les boîtes sont reluisantes, astiquées, bien empilées les unes sur les autres, espacées à intervalles réguliers. Du thon oui, mais du thon haut de gamme. Une pile de thon naturel, une pile de thon à l'huile de tournesol, une pile de thon à l'huile d'olive aromatisée au basilic, la pile des originaux. Puis on passe aux sardines, puis aux maquereaux. Mais toujours au garde-à-vous. Pas de place pour les intrus. Quelqu'un dit «Ça n'avance pas». On approuve. On va demander ce qu'il se passe. On ne sait pas. On dit qu'il y a une panne. Quelqu'un est sur le coup. Les raviolis commencent à se douter de quelque chose. Ça se débloque, on ouvre une nouvelle caisse, c'est la cohue. Et puis plus rien.

Néons blanc clair

Carreaux moyens sales
Rayons pleins pleins
Rayons moyens pleins
Rayons en remplissage
Remplissages en rayon
Remplissages en couleurs
Remplissages en forme

Silence

Remplissage en odeurs
Remplissage en docteurs
Remplissage en douteurs
Dis donc, deal ?
Deal pris pris ?
Deal pas pris ?
Promotion ou deal ?
Promotion, idiotie ?

Absence

Remplissage en sueur
Atmosphère moite humide
Poignées de mains
Poignées de bises
Poignées de haricots
Empoigner le produit
Poignées de billets
Poignées de confettis

Soupir

Et remplissage brutal
Remplissage en bruit
Ballons, boudins, baskets,
Navets, nougats, nanars,



Indiens, pingouins, ouin-ouins,
Claques, clusters, claquettes,
Bricoles, broutilles, breloques,
Deal idéal caduque

Assurance

Remplissage caddie

Caddie bleu

Bleu canard

Bleu espoir

Poireauter

Thé aux poires

Ôter une tare

Tare d'attendre

Patience

Crevettes décortiquées

Jambon blanc

Légumes verts

Pommes pourries

Fruits d'Asie

Faux-filets

Ragoût en boîte

Alliance

Et quand on s'y attarde, on peut
Décortiquer les gens habillés en vert pomme,
Couleur fruit d'une faute de goût d'automne,
Dans les allées parsemées de parents et de mômes.

À lire à voix haute

Apéro

Rémi Checchetto

L'Attente, 2013

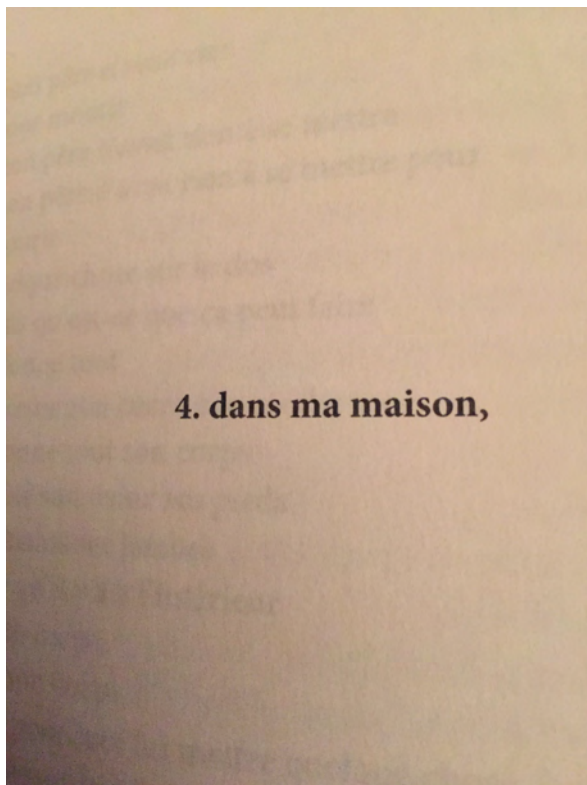
Quant aux glaçons on ne négligera pas d'en avoir toujours par-devers soi dans le freezer, ça serait trop bête d'en manquer et de boire tiède, de fait l'apéro demande plus d'art et d'anticipation et de préparation que d'être ogre, être ogre ne nécessite pas de mettre des glaçons au frais au préalable, c'est de l'impro, être ogre, c'est du va comme je te mange, ça n'a ni l'art ni la manière, un ogre, un ogre juste ça avale tout rond sans préparation, ça croque la vie n'importe comment à n'importe quelle température alors que l'apéro, non, cela nécessite la bonne température qu'apportent les glaçons, c'est pourquoi on ne négligera jamais de remplir le petit bac même si c'est pas aisé aisé de ne pas en mettre par terre, alors que l'ogre

A l'apéro c'est parfois moins le petit blanc qui nous tourne la tête que les apéricubes, c'est vrai ça, d'abord il y a les questions et ensuite il y a que les réponses sont écrites à l'envers, on tourne et retourne les p'tit papiers jusqu'au moment où c'est la tête qui se tourbillonne toute seule, et puis les questions coupées ça aussi ça nous chamboule les méninges et la tête avec, c'est à n'en plus finir; quels sont les pays qui? qui quoi? qui sont voisins de? qui sont traversés par le fleuve Danube? qui ont un pnb supérieur à celui du Royaume du Bhoutan? qui causent l'espagnol? qui ont? qui sont, qui font? franchement les apirécubes, les upéracibes, les cépuricabes, les machins carrés au fromage mieux vaut éviter si on veut vivre les pieds sur terre

À lire à voix haute

Moujik Moujik

Sophie G.Lucas
éditions La contrealée, 2017



À lire à voix haute

Moujik Moujik

Sophie G.Lucas
éditions La contreallée, 2017

mon père n'avait rien
pour mourir
mon père n'avait rien à se mettre
mon père n'avait rien à se mettre pour
mourir
quelque chose sur le dos
mais qu'est-ce que ça peut faire
il donne tout
il donne son corps à la médecine
il donne tout son corps
sa tête son tronc ses pieds
ses mains ses jambes
et ce qu'il y a à l'intérieur
de son corps
tout son corps
alors pourquoi lui mettre quelque chose
par-dessus le corps
sur le dos
on pourrait lui mettre un pull
au moins un pull
un pull au moins
mais il n'y a rien
il n'y a rien dans son armoire
il n'y a pas un seul pull
sans un trou sans une tache
il n'y a presque pas de pulls
il n'y a presque rien

sa maison est comme ses pulls
des trous partout
et tout passe au travers
la pluie dans les bassines en plastique
alors un pull
comment trouver un pull
dans une maison
qui ne ressemble plus à une maison
mon père n'a rien eu à se mettre sur le
dos
pour mourir
il avait à peine rien pour toit
et pour le donner
aux étudiants en médecine
car on donne notre père
on donne le corps de notre père
à des étudiants
pour que les étudiants le découpent
il faut le rhabiller
mais ils vont bien devoir le déshabiller
les étudiants
pour y planter leurs scalpels
ils feront bien d'autres trous
dans son pull
alors il faut acheter un nouveau pull
à mon père mort
pour passer du lit au brancard

À lire à voix haute

Moujik Moujik

Sophie G.Lucas
éditions La contreallée, 2017

du brancard à la paillasse
on va devoir lui choisir un pull
on ne connaît pas la taille de mon père
on ne connaît pas ses goûts
il est mort mais on veut trouver
un pull qui lui plairait
un pull qu'il aurait porté
vivant
il avait pas un sou
pour boucher sa maison
et acheter un nouveau pull
pas un sou pour mettre son corps
dans un cercueil
pas l'envie surtout
sur le marché on cherche un pull
pour mon père
on met le pull devant nos corps
pour voir la taille
on tend les bras
on se prend pour le corps de notre père
on achète un pull pour mon père mort
on habille mon père mort avec son pull
c'est la première fois qu'on achète
quelque chose à notre père
le pull est trop grand pour le corps
mort de mon père
les manches couvrent un peu ses mains

79

il lui tombe mal on dit
il ne pèse pas lourd dans son pull
on dirait que son pull est mort aussi
quand ils l'emmènent
on voit ses bras chinés dépasser du drap
son pull a dû être découpé aux ciseaux
jeté en boule sur le sol
on a dû marcher dessus
et puis les restes du pull et de mon père
ont été brûlés
un pull neuf et un homme usé
ils disent que c'est là
sur ce carré de pelouse
qu'on les disperse
qu'on disperse ce qui reste
des corps
mon père vagabonde
sur un carré vert
depuis octobre
mille neuf cent quatre-vingt dix-neuf

80



ELLE est face à elle-même. Une main posée sur chaque hanche, les bras pliés à 90°, ouverts. Elle s'étudie, elle se juge, franchement, sans retenue, sans pitié. Sans cruauté non plus. Elle se juge, simplement. Elle étudie chaque détail de la robe sur son corps. Les épaules, qui trouvent leur place dans l'étoffe. Le col plongeant, la poitrine gonflée, le ventre tendu, aplati. Et puis les hanches qui élargissent le tissu, et qui cherchent leur place. Et puis c'est le corps entier qui veut trouver sa place. Ce n'est pas grand-chose. C'est un changement d'appui. Un petit mouvement de gauche à droite, de bas en haut, à peine perceptible. Un petit balancement. Comme une invitation. Ce n'est pas grand-chose. C'est l'amorce de quelque chose.

Chute brève.
BAM.
Écrasement.
Oppression.

Elles mirent un instant à se remettre de leurs émotions. Elles se regardèrent, puis l'une se mit en mouvement ; et l'autre suivit, docilement. Elles se connaissaient si bien. Comme des sœurs, elles avaient grandi ensemble, mais pourtant c'est à peine si elles osaient se toucher. Elles s'aidaient, se complétaient. Mais dès qu'elles étaient trop proches, l'équilibre menaçait de se rompre.

En cet instant l'espace était idéal, l'air serein. Elles sautillaient d'avant en arrière, de vieilles chansons passaient à la radio et une bonne odeur de chocolat chaud et réconfortant se faisait sentir. Un instant de repos, et il fallut sortir. L'heure tournait et il ne s'agissait pas de se mettre en retard. Elles passèrent devant quelques moutons qui les ignorèrent et enfourchèrent vivement leurs montures. L'une était d'un blanc ivoire, d'une allure fière, l'autre également blanche était parsemée de tâches d'un gris vieilli. Les deux sœurs se mirent au galop.

Elles se retrouvèrent rapidement rejointes par une foule obligées, les forçant à ralentir. Elles ne regardèrent pas celles qui leur tenaient compagnie car elles étaient concentrées. Une éclaircie se fit soudain au sommet d'une colline, et dans un mouvement d'accélération, elles filèrent vers leur objectif.

Elles descendirent de leurs compagnons de route. Et elles se mirent à danser. Le geste était énergique, répétitif. Une sorte de transe s'était emparée d'elles. Le bonheur de pouvoir enfin se toucher était perceptible. Elles semblaient voler. Autour d'elles, quelques autres étaient descendues de leur moyen de locomotion. Elles célébraient toute la liberté que leur offrait ce lieu. Elles s'agitaient en mouvements incohérents. Elles mimaient parfois l'impatience. Elles se calmaient. Et elles dansaient de nouveau. Sans motif et sans raison. Sans pression. Ces fières petites plantes de pieds.

ELLE était assise sur un siège du tram, les sièges seuls qui ne sont pas face à d'autres, où on est pas obligé de fuir le regard de l'autre en regardant par la fenêtre, en sortant son portable pour faire semblant de regarder quelque chose d'autre, de faire croire qu'on est occupé et qu'on a pas le temps de s'intéresser au monde alentour ; et pourtant elle regardait par la fenêtre. On arrive en soirée, le soleil est en train de se coucher. Le ciel est orange avec des halos roses qui s'éparpillent sur une grande distance, distance relative à chacun et à son imagination. Les nuages étaient majoritairement gris avec des nuages blancs, plus éloignés du soleil. Le tout était globalement dans une tonalité majeure ; cependant certains nuages prenaient des nuances violettes, sûrement pour souligner la fraîcheur d'un vent de début de soirée qui commençait à se lever. Le tram longe l'Erdre et passe devant le bâtiment à la façade métallique, comme on peut en voir par endroits à Nantes. La particularité de celui-ci est que l'eau de l'affluent le reflète avec la lumière du soleil couchant, donnant un reflet doré qui distingue ce bâtiment des autres. Les ondulations de l'eau rendait l'image comme voilée, mystérieuse.

Soudain la fille se lève. Elle descend à Place du Cirque. Et dire que sans elle je n'aurais peut-être jamais fait attention à la beauté de ce paysage devant lequel je passe toutes les semaines aux mêmes heures.

Le moment

C'était un après-midi.
Début? Fin?
Je ne sais plus vraiment,
Uniquement que le soleil rouge-orangé
Se projetait à travers la fenêtre.

Ma collègue, voisine de bureau, était en pleine manip'
Un joli ballet, un va-et-vient incessant entre 3 pièces :
La salle de culture, la salle de patch-clamp et notre bureau.
Oui, le patch-clamp.
Une technique où l'on mesure l'activité électrique des canaux ioniques
d'une cellule.

Eh bien là, lorsqu'elle est retournée à sa table
Elle, qui marchait d'une manière très vive,
S'arrêta brusquement à son fauteuil et s'assit élégamment.
On aurait dit un ralenti de cinéma.
Les rayons du soleil jouaient sur sa peau et dans ses cheveux.

Elle soupira et d'une voix lasse, elle dit tout haut :
«J'en peux plus de courir».
Puis elle se mit à travailler sur son ordinateur.
Le contraste entre la fatigue que je percevais dans sa voix,
Son sourire et sa posture très droite m'aveugla.

Mais je n'ai rien dit à ce moment-là.

Présence - absence

Présence - Absence. Est-il debout ici ou dans un autre monde ?

Un pas. La démarche est rapide et trahit sa jeunesse en dépit d'un visage abimé par la vie. Le choc de la semelle épaisse au pavé lourd scande comme un refrain pour soldats en caserne.

Le ciel est noir d'une encre où s'écrit le froid vif en lettres nitescentes, en symboles moirés. Aucun vent ne remue les cimes des platanes. Il gèle sans répit depuis le crépuscule. Les étoiles rayonnent d'un clair géométrique qui s'est accroché au domaine de l'hiver. Le grondement du tram envahit crescendo l'atmosphère nocturne.

Absence. Manque de chance. Solitude. Transparence sociale. Qui donc a remarqué l'homme dépenaillé, ses cheveux gras, rebelles ?

La privation d'un toit l'a marqué au fer rouge. La lèpre économique. Loup famélique exclu de sa meute lointaine, il effraie le passant propre sur sa personne qui ne veut pas le voir et change de trottoir. Destin trois fois maudit, peut-être contagieux ? Il n'est que de passage en son vagabondage. Son chemin est une relégation aux marges.

Présence, cependant. Sa destination : l'autobus des restos du cœur, qui fournira ce soir l'ilot de compassion dont il a tant besoin. Pourquoi ne vont-ils pas secouer, tous ensemble, les grilles silencieuses de la préfecture, afin de réclamer ce qui leur appartient, un petit logement qui soit propre et décent ?

Au-dessus de nos têtes, malgré la pollution lumineuse, les constellations s'offrent à l'identique pour chacun. Pour lui, aussi. Absurde et ignoble pyramide de Maslow. Chacun a le droit de lever les yeux et de s'émerveiller. Même la faim au ventre, en dormant sous un tas de cartons humides, lorsqu'il gèle. Même, et surtout, en ignorant tout de la journée du lendemain.

Absence : éclipse d'humanité, par les pierres d'une ville aux ombres



lourdes de chaînes et de bateaux. Les hôtels particuliers du quai Turenne se tordent plus que jamais de couleurs bizarres, comme dans un tableau d'Egon Schiele, altiers dans l'indifférence qui a marqué leur construction.

Dans un monde violent et interconnecté, la dignité des êtres est fragile, incertaine. Une brise légère peut entraîner des femmes et des hommes par grappes, d'une glissade vers les abysses urbains. Chacun le sait très bien, mais feint de l'ignorer.

Présence. La vie est en berne, mais elle continue quand même, obstinément.

Alors, il marche dans la boue, regarde vers le ciel, et ne s'arrête pas.

Soudain, le décor se transforme : les bâtiments disparaissent, les véhicules aussi ; le sable se substitue au bitume. La nuit glacée se change en un midi brûlant. Nous nous trouvons dans un désert. L'homme devient un lion ailé aux fantastiques plumes bleues. Son vol est élégant et par les airs, il franchit le fleuve et se pose sur la rive opposée où commence une autre vie. J'ai soif et voudrais le rejoindre. Mais comment ?

L'obscurité, de nouveau. Ce ne fut qu'un songe halluciné, l'espace d'une seconde. Le tram se rapproche, long serpent lumineux qui l'em mènera dans son ventre vers ma maison, au chaud.

L'homme tourne son regard vers moi, étonné qu'on lui prête attention. Je me sens gêné : pourquoi ? Quel mur de verre nous sépare ? Ou bien lui-même est-il d'un verre qui n'en finit pas de se briser aux vibrations du monde ?

Le pollakos legomenon

Il est fou.

Mardi au Santeuil. Il exerce sur les femmes une incroyable fascination dont il semble à peine conscient. Elle l'a regardé aussitôt. Lui discute les bières au comptoir. Cette femme ! Ça et là quelques marques sur son visage qui mettent davantage en exergue peut-être le soin parfait et l'équilibre racé de sa beauté. Dès qu'il est entré, elle s'est redressée, dans une attitude en apparence distante et respectueuse, mais son regard a tout dit. Elle le regarde et sans le savoir elle le voit : témoin ce discret mouvement de recul où se mélangent à la fois une admiration et de la peur. Elle l'a senti d'instinct, mais elle l'ignore encore. Elle est impressionnée par... est-ce son corps ? Une amie disait "sa carrure". Mais de carrure il n'a pas. Il a quoi ? De l'énergie ? Sans doute, de la force oui quand il laisse la colère lui manger la face. Mais là c'est quoi ? Quelque chose comme un coup d'épaule muet dans l'espace. Ressenti immédiatement, qui fait que la première fois qu'on le voit, on se tient d'instinct à carreau. On dit "le cerveau reptilien". Je la regarde et l'évidence s'impose à moi : reptilien ? Face à une telle femme, peut-on être autre chose qu'un homme ? Elle se tient si droite, si élégante. Quelle flamme. Quel orage. Elle exulte du regard mais c'est moi que ce regard brûle.

Le choc d'une femme sur un homme ou la surprise d'un homme qui donne au féminin son éclat, c'est ça l'alpha et l'oméga, le big bang. Rien d'autre.

Cet homme ne serait pourtant rien pour elle s'il lui devenait familier. C'est la surprise de sa venue qui réveille la femme tout à l'heure éteinte. La surprise qui l'arrache à son ennui mortel. C'est de lui qu'il s'agit mais aussi d'elle à travers lui.

Et lui qui parle de bières... qui dit "une stout?". On y est. Que les hommes sont sots parfois. Moi j'ai vu cette femme qui n'a d'yeux que pour lui. Éternelle triangulation de l'amour.



Étrange binôme que lui et moi. D'autres ont perçu sa folie, sa violence. Ça les rend parfois malades, craintifs, fuyants, insaisissables. J'ai souvenir de Laura. Il était son Amant de la Chine du Nord. Elle le fuyait sans cesse, effrayée voir terrifiée jusqu'au point où elle croyait le perdre, le voir s'échapper. Alors elle se jetait dans ses bras, voulait le serrer contre elle, le retenir, l'empêcher de partir. Mais dès qu'il tournait son regard sur elle, elle fuyait, éperdue, comme si elle sentait déjà les flammes lui lécher la robe. Elle aussi, ce qu'elle était jolie! J'ai souvenir de cette robe fleurie bleue se glissant hors de son appartement au moment où j'y entrais, cette robe subitement vivante dans le mouvement de la fuite. Comme elle était vive alors et comme il était beau.

Deux heures plus tard, il avait dit "ma grande chance, c'est de n'avoir jamais trouvé sur mon chemin quelqu'un d'aussi fou que moi. Je l'aurai tué". C'est peut-être ça finalement qui tient autour de lui les gens en respect. Pas sa force, mais sa folie. Le fou est l'homme libre par excellence et n'est pas fou qui veut.

Pourquoi me dit-il tout cela? Ne suis-je pas comme les autres? Dois-je entendre tout cela? Nous sommes si différents et pourtant notre association est aujourd'hui si naturelle qu'on la dirait écrite d'avance. Il est mon Raspoutine. Peut-être parce que comme Corto ou comme cette femme de mardi, ce que je redoute par-dessus tout, c'est l'ennui.

J'aime chez lui la simplicité de nos contacts. Je revois son appartement. Le luxe ciselé, réduit à la pureté des matériaux : tous nobles et bruts : pierres apparentes, parquet, livres à foison et café. Un putain de café.

J'ai toujours aimé les appartements de célibataires. Le carré des formes et le vide qui y donne de l'espace. D'autres ont dit "c'est mort, c'est vide, c'est inhabité". Moi ça m'allège. Ce vide, cette épure, ça redonne de l'espace et de la place pour les corps, pour le mouvement. J'y retrouve une liberté de circulation et un mouvement qui me donnent le sentiment de la vie. De son balcon on voit le boulevard de Sarrebrück et son flot incessant de **voiture**, ligne rouge et jaune, poster new-yorkais vivant, et le pont Éric Tabarly, magnifique. Liberté de circulation dans tous les sens.

Un café, sans sucre, dans une tasse, sans coupelle, sans rien d'autre autour de nous que les livres et le parfum du café, une discussion enfin libre, à l'abri du puritanisme, de la haine riant sous cape de bien-pensance.

Son blouson accroché à côté semble garder la porte de l'entrée. Un mot sur ce blouson de moto bleu et blanc, d'un sale textile. Il a pourtant de quoi se payer un cuir! Cette étonnante habitude qu'il a de faire toujours les mauvais choix, avec les gens comme avec les choses. Dès qu'il faut choisir, il est perdu, il hésite. Ça aussi, ça plaît, son côté perdu. Nathalie. Elle a compris bien avant moi que l'homme qui fend la foule cache un soldat perdu, errant sur un champ de bataille, dans la brume, qui n'ose pas appeler, de peur de se prendre une balle. Il cogne parce qu'il a peur. Elle l'a compris tout de suite parce qu'elle a toujours aimé ça chez un homme, le côté brisé, perdu. Ça a surpris tout le monde qu'ils se mettent ensemble. On était aveugles, on n'a rien vu venir.

Dans la poche gauche de ce blouson une bombe anti agression, dans la droite, un poing américain. C'est son gauche-droite, imparable. D'abord la gauche pour laisser le champ libre à la droite. C'est à ça qu'il pense quand il sort la nuit. On voit un type qui marche les mains dans les poches. En vérité, il est prêt, il attend, il espère celui avec qui ça va vriller. Comme dans tout le reste, il est méthodique. On aurait dû comprendre.

Je sais aussi pour le couteau dans son pantalon, un automatique dont il fait parfois jaillir la lame pour couper le saucisson de nos apéros, leur donnant des auspices d'inquiétante étrangeté.

Ce couteau m'a vraiment angoissé au moins une fois, quand il a dit, devant un saucisson trop gras et **que** semblait se dérober "ça coupe mal, c'est pas fait pour ça, c'est fait pour planter".

Cassandre

Elle, c'est Cassandre. Elle est jolie et je pense qu'elle le sait. Avec son carré noir, elle a ce petit mouvement de la tête qui fait rebondir ses cheveux doucement autour d'elle.

Et puis Cassandre c'est aussi ces deux yeux noisette toujours agrémentés de mascara et d'un trait d'eye-liner, yeux qu'elle plisse dès qu'on la fait sourire, ou bien lorsqu'elle nous taquine.

Cassandre c'est également un nez bien dessiné qui se retrousse légèrement et de la plus mignonne des façons quand elle rit.

La touche vraiment «Cassandre», cependant, c'est son rouge à lèvres. Ce rouge fatal en a charmé plus d'un mais désolée messieurs elle n'aime que les «unes».

Sa bouche est une gymnaste formidable dont on ne se lasse jamais du spectacle. Elle s'ouvre grand pour nous offrir un commentaire sur le cinéma, la musique ou la politique, se referme un peu pour apporter un flot de sarcasmes, pointe son bord droit vers le bas lors d'une critique acérée...

Oui, Cassandre est piquante. Et Cassandre ne tient pas en place.

Cassandre est vie et mouvement, Cassandre est danse.

La voilà qui s'assoit, son genou droit est pris de folie ; il tremble, il frémit, il est secoué d'une envie de se relever.

Elle se relève alors et marche, non pas d'une démarche chaloupée, mais d'un pas naturel et plein d'assurance qui a le même effet sur nous.

Ses mains sont des électrons libres bougeant au fil de ses mots, de sa passion ou son dégoût, et même de sa fatigue.

Cassandre est aussi contradictions ; elle est vie, elle est douceur.. En cours sa tête se pose sur ses bras croisés, et voilà qu'au bout d'une minute elle dort déjà!

Immobile ? Pas vraiment. Soudain, un petit rire sort d'entre ses lèvres.

Ce qu'on retient de Cassandre, c'est la passion débordante pour le cinéma, la musique, la culture. Passion qui se transmet à nous dans chacun de ses mouvements.

Car Cassandre est vie et mouvement, Cassandre est danse.

Le bodyguard

Il parle rarement. Il fait partie de ses gens qui sont à l'aise dans le silence. Quand il parle, aucun mot n'est superflu. Sa douce voix grave murmure les mots soigneusement choisis. Même quand on ne le voit pas, il est toujours là, debout dans un coin de la pièce, muet, le visage fermé, dans un contrôle permanent. Ses gestes sont fluides, précis. Ils répondent à nos besoins avant même qu'on les ait ressentis. Son regard est direct, il ne prend pas de détours, mais il est doux aussi. Il vous enrobe. Et vous plongez dans la profondeur de ses yeux noirs. De temps en temps, il a une fulgurance, un geste rapide, presque violent, mais toujours précis. Un élan de vie qui l'emporte. Comme une cocotte-minute prête à exploser qui siffle un puissant jet d'air pour vider le trop-plein d'énergie. Une porte entrebâillée vers celui qu'il est vraiment. Puis le sifflement s'arrête, la porte se referme. Il reprend le contrôle.

TOUS les lundis elle arrive dans l'amphi, monte l'estrade et s'installe au bureau. Elle sort son ordinateur et le branche aux vidéoprojecteurs. Comme une prof sans autorité, elle nous fixe pendant quelques minutes (de manière impassible jusqu'à ce qu'on se taise), ce qui nous frustre dès le début du cours. Pendant ce semestre elle nous parle de la Bible. À chaque cours elle nous dit qu'elle est en train de préparer ce cours, si **ben** que plus les semaines avancent, plus on a peur pour l'examen. En pure athée, voulant se donner un air amusant, elle fait beaucoup de sous-entendus sur les croyants, ce qui provoque des échanges de regards gênés dans toute la salle. On sent que ce cours lui a été imposé. L'autre jour elle nous parlait de la chandeleur ; elle aurait pu se douter que la comparaison entre les crêpes et l'hymen ça ne ferait pas bon ménage. En plus de sa voix insupportable, chacune de ses phrases sont interrompues par des «uuuuuh» qui grésillent dans les enceintes et glacent le sang.

Portrait espion

Elle dégage une vitalité sans égal. Elle emplit chaque pièce de son sourire. Ses yeux invitent chacun à se confier et lui parler. Elle arrive chaque matin essouffée, son casque de vélo en main. Son visage ne trahit jamais aucune fatigue, aucune contrariété. Elle dégage une vitalité sans égal. Elle emplit chaque pièce de son sourire. Ses yeux invitent chacun à se confier et lui parler. Elle masque sa vie intérieure derrière son énergie et encourage chacun à laisser derrière ses propres tracas. Elle entoure cette joie d'être de vêtements colorés. Sur ses épaules, ses cheveux bouclés semblent animés ou s'animent d'une danse silencieuse.

Elle s'efforce d'avoir un mot pour chacun. Elle est à l'écoute et sourit. Mais derrière ce visage se bousculent d'innombrables pensées. Elle analyse tout. Elle observe ceux qui l'entourent avec bienveillance et tente de percer à jour leurs mystères. Elle scrute les visages et les expressions.

Elle ne cherche pas à créer cette aura de joie autour d'elle. Elle ne manipule pas. Elle est ainsi, ouverte à la vie et à ce qui peut arriver. Elle sait cacher ses peines et s'obliger à les affronter ensuite.

Elle fait face chaque jour à des personnes en souffrance. Elle affronte la peur, la colère, l'incertitude. Elle sait ne pas mentir et se confronter à la réalité, mais elle sait peut aussi créer l'espoir et attraper des sourires.

Sa démarche est franche. Elle n'a pas peur de l'autre. Elle ne vit pas dans une bulle imaginaire mais parvient à saisir le meilleur de ce qui l'entoure. Elle attire le regard des autres. Elle suscite la surprise et l'étonnement, car elle sait vivre et faire vivre.

E LLE est impassible. Paisible, elle passe, elle vient, puis elle repasse. Enfin, elle choisit sa cible. Elle inspire. Le temps n'est rien. Elle est charmante, ses cheveux rebelles sont de plus en plus clairsemés au sommet de son être. Elle est touchante, lorsque ses lèvres bougent, l'air qui s'en échappe est chaleureux et bienveillant, parfois piquant, parfois brûlant. Elle est attristante aussi, par moment, ses yeux trahissent la fatigue des trop longues heures passées à s'inquiéter. Elle est gourmande, l'abdomen tendu de n'avoir su écouter la raison qui chez elle trop peu souvent domine. Elle est gentille, ses membres s'articulent et se bousculent dans cet objectif commun de rendre service. Parfois, ils renoncent car tout n'est pas si lisse. Elle est attentionnée, son cœur dicte à ses pensées et panse de douceur ses douleurs. Elle est vivante.

Dans ce flot incessant de pensées et de voix qui colonisent son esprit, qui nous colonisent avec elle. Dans ce mouvement perpétuel des émotions et des instants qu'elle balaie tantôt, qu'elle saisit parfois, qu'elle laisse flotter souvent. Dans ces images que lui renvoie son corps, elle laisse glisser sur elle les remous et les tempêtes, elle se bat. Dans ce courant d'air, elle manque chaque instant de partir, s'en aller elle espère. Elle, survivante.

Nantes, le : 01/01/18

M PROUST Marcel

ORDONNANCE

Tâchez de garder toujours un morceau
de ciel au dessus de votre vie.

QSP toujours

A stylized handwritten signature consisting of a large, sweeping horizontal stroke with a vertical stroke intersecting it near the center, and a smaller horizontal stroke below the main one.

M Chaussette

Nantes, le 11/04/18

Ordonnance destinée au lecteur

ORDONNANCE

- *S'allonger une fois par jour en étoile et prendre le temps de respirer.*
- *Ne rien faire, regarder autour de vous et reprendre conscience une fois par jour.*
- *Penser à vos pensées matin, midi et soir.*
- *Écouter les voix autour de vous à chaque instant.*
- *Prêter attention au printemps dès que vous le pouvez.*
- *Échanger avec les autres chaque jour.*
- *Rêver le plus souvent possible.*
- *Prendre le temps de lire au moins une fois par jour.*

En étoile

Sur le sol

Se
laisser

R e s p i r e r

Bibliographie et extraits vidéos

- Plume* Henri Michaux nrf Poésie/Gallimard 1963
- Vrouz* Valérie Rouzeau La table ronde 2012
- Pas revoir* Valérie Rouzeau le dé bleu L'idée bleue 2006
- Moujik Moujik* Sophie G.Lucas (éditions) La contreallée 2017
- Témoin* Sophie G.Lucas (éditions) La contreallée 2016
- Ni enfant, ni rossignol* Virginie Gautier Joca Seria 2015
- Si je suis de ce monde* Albane Gellé Cheyne éditeur 2012
- Moins ça va, plus ça vient* Charles Pennequin Dernier Télégramme 2008
- Exactement là* Jasmine Viguier le dé bleu L'idée bleue 2008
- Exercices de poésie pratique* François Matton P.O.L 2017
- L'homme qui plantait des arbres* Jean Giono nrf Gallimard 1983
- QAU* Serge Pey Dernier Télégramme 2009
- Pas pleurer* Lydie Salvayre Seuil 2014
- La Très Bouleversante Confession de l'homme qui a abattu le plus grand fils de pute que la terre ait porté* Emmanuel Adely Babel 2013
- Toute ma vie j'ai été une femme* Leslie Kaplan P.O.L 2008
- Nos besoins d'attachement sont aussi ceux de rupture* Manuel Daull Dernier Télégramme 2007
- Apéro*, Rémi Checchetto, L'Attente 2013
- Défaut d'origine*, Olivier Rohe, Allia 2003
- Les choses de l'amour à marde*, Maude Veilleux, l'Écrou 2013
- Sequenza N°3* Luciano Berio :
- 04 Travellers 4* Meredith Monk
- Baisers volés* Truffaut
- Le Bourgeois gentilhomme* Molière Acte II scène 4 les voyelles

Passagé.e.s

PAGES...

Tino Bufquin
Zoé Bezagu
Aziliz Goupil
Anne-Laure Lejeune
Tatian Ong
Pierre-Olivier Terisse
Lindzy Tossé
Thibaut Vermot-Gaud

Intervenante

Delphine Bretesché
De l'écriture à l'oralité, accorder ses voix
workshops ateliers d'écriture pratique de la voix haute
www.delphinebretesche.fr

Remerciements

Merci au docteur Patrick Hamon pour sa formidable participation et son éclairage sur **Qu'est ce que** la voix le mardi 30 janvier 2018

Merci à Sophie G.Lucas et Rémi Chechetto d'avoir accepté si gentiment que soient reproduits ici des extraits de leurs ouvrages.

Conception graphique : Samuel Jan, www.samueljan.fr